

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

175-176 | juillet-septembre 2005

Vérités de la fiction

Jean-Pierre Digard, *Une histoire du cheval : art, technique, société*

Arles, Actes Sud, 2004, 232 pages

Émilie Maj



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2050>

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2005

Pagination : 503-505

ISBN : 2-7132-2035-1

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Émilie Maj, « Jean-Pierre Digard, *Une histoire du cheval : art, technique, société* », *L'Homme* [En ligne], 175-176 | juillet-septembre 2005, mis en ligne le 30 novembre 2006, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2050>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

Jean-Pierre Digard, *Une histoire du cheval : art, technique, société*

Arles, Actes Sud, 2004, 232 pages

Émilie Maj

RÉFÉRENCE

Jean-Pierre Digard, *Une histoire du cheval : art, technique, société*, Arles, Actes Sud, 2004, 232 p., bibl., chronol., gloss., index, ill.

- 1 C'EST UNE PERFORMANCE que d'écrire un livre scientifique à la portée des lecteurs de tout horizon. Par un heureux mélange entre richesse des données et simplicité de l'écriture, Jean-Pierre Digard y réussit, dans un ouvrage destiné non seulement aux chercheurs, mais aussi à ceux qui fréquentent les clubs équestres, les élevages et autres lieux où le cheval est roi, et dont il analyse les représentations. L'auteur prend un risque certain, bouleversant les a priori du monde équestre d'aujourd'hui par un essai sur une histoire du cheval et un examen du réseau de relations établies entre cet animal, l'art, les techniques et la société.
- 2 Regrettant que les professionnels du cheval et les universitaires vivent dans l'ignorance, voire le mépris, les uns des autres, Jean-Pierre Digard écrit un livre accessible qui conserve la rigueur scientifique. Divisé en dix parties avec introduction et conclusion, le livre, qui n'a pas l'ambition de présenter de manière exhaustive toutes les époques et toutes les sociétés, a le souci de respecter la chronologie. Partant des origines, il dresse une histoire du cheval, inséparable de celle de l'être humain, et va jusqu'à faire des pronostics, peu optimistes, pour l'avenir. Dans le premier chapitre, l'auteur évoque les origines du cheval et les prémices de sa domestication, fruit d'une adéquation entre l'animal fuyant, mais amateur de friandises, et l'homme chasseur. Il distingue ensuite trois types de chevaux qu'il choisit d'appeler « libres » : ceux qui, n'ayant jamais subi de domestication, sont « vraiment sauvages » et dont les derniers spécimens ont disparu à la fin du XIX^e siècle ; les animaux « marrons » (retournés à l'état sauvage après

domestication, comme c'est le cas par exemple pour les mustangs d'Amérique) ; et enfin, ceux élevés en liberté dans le cadre d'élevages extensifs. Après une domestication ayant pour but de faire de lui une réserve de viande sur pied, le cheval sera utilisé comme monture, puis comme moyen de traction pour machines, véhicules à roues et instruments aratoires. À partir du v^e siècle (chap. II) avant notre ère, l'importance du cheval est perceptible chez les Grecs, les Perses et les peuples nomades d'Asie centrale (Scythes, Mongols, Turcs) qui inventent, améliorent les techniques de harnachement et de dressage des animaux utilisés comme montures de combat et, plus tard, pour les chars d'assaut. Au Moyen Âge (chap. III), le centre de gravité de l'histoire du cheval « se déplace de l'Orient vers l'Occident ». À cette époque, la noblesse n'est pas une classe sociale fermée : posséder un cheval ainsi que l'équipement correspondant permet de devenir chevalier (p. 84) et de pouvoir ainsi être anobli. L'étrier rigide apparaît pour utiliser cet animal comme monture, tandis que le collier d'épaule lui donne un usage supplémentaire : bête de trait dans l'agriculture. À cette époque se développent parallèlement deux cultures équestres : d'une part, celle du cheval de selle, emblème de pouvoir d'une aristocratie guerrière, et, d'autre part, celle du cheval de trait, utilisé dans l'agriculture (labour, moisson). Une autre culture équestre apparaît plus tard, dans l'industrie avec les chevaux de mine, notamment. À la Renaissance (chap. IV), l'équitation orientale participe au développement de son homologue européenne par l'intermédiaire des cultures arabo-berbère et ottomane. Par un flux de l'est vers l'ouest, la culture ibérique influence l'équitation des peuples d'Amérique, qui adaptent les techniques de monte observées chez les émigrants et inventent le matériel nécessaire. L'Europe des lumières (chap. V) marque la naissance de « l'art équestre » qui se manifeste par des techniques de dressage complexes. L'auteur examine l'écart qui se creuse entre l'équitation académique et les autres usages du cheval. Montrant la maîtrise de l'homme sur sa monture, et symboliquement la domination d'une classe sur le reste de la société, le dressage est considéré comme le meilleur apprentissage du commandement par les princes. Le fossé se creuse avec le milieu militaire, qui dénonce de son côté l'inutilité de cette nouvelle discipline. Les chevaux de cavalerie ne représentent plus que 2,5 % du cheptel français, et le développement des voitures hippomobiles se fait au détriment de l'usage de l'animal monté. Pour pallier le manque de chevaux à la suite des pertes entraînées lors des guerres, la France est obligée d'avoir recours à l'importation d'équidés. Afin de répondre aux besoins nouveaux suscités d'un côté par la nouvelle « équitation académique » et, de l'autre, par l'expansion du cheval de trait à la fois dans les villes et dans les campagnes, l'État crée les haras, ainsi que l'école vétérinaire et celle de maréchalerie. Après la Révolution française (chap. VI), apparaît une figure montante : celle de « l'homme de cheval » (p. 128). Jusqu'à la Première Guerre mondiale, le cheval reste omniprésent, notamment par le biais de la polémique autour de la sélection des races et de « l'éclosion de l'idée de protection animale », qui va à l'encontre des campagnes en faveur de l'hippophagie du milieu du xviii^e siècle. Le xx^e siècle (chap. VII) voit le déclin de l'importance utilitaire du cheval et, du même coup, du cheptel. La pratique de l'équitation se féminise. L'auteur évoque, sur un ton dont la neutralité n'est pas dépourvue d'humour, l'animalisation du cavalier et « l'anthropomorphisation » du cheval. Défiant les critiques du milieu bien pensant des amis du cheval, Jean-Pierre Digard analyse les répercussions du statut familial du « cheval-potager ». Cette appellation désignant l'animal élevé à la maison, sans but utilitaire, laisse poindre, selon l'auteur, la revendication du statut d'animal de compagnie, après le chien et le chat, qui augure d'une idéologie de non-utilisation. Bouclant son analyse par un tour de maître, Jean-Pierre Digard montre que la

tendance du « système domesticatoire occidental contemporain » (p. 199) risque d'être la cause du déclin prochain de l'espèce équine, dont la survie et la diversité des races dépendent de leur utilisation.

- 3 Cet ouvrage comporte un nombre de pages de texte équivalent à celui des illustrations. Je ne serai donc sans doute pas le seul lecteur à regretter, étant donné la place occupée par les œuvres d'art présentées, que leur commentaire ne soit pas davantage développé. S'il faut trouver un défaut à ce livre, ce sera donc celui-ci. Cependant, le lecteur acceptera de s'en remettre à la volonté de l'auteur d'écrire « une » histoire du cheval, sans revendication d'exhaustivité, qui a le mérite d'être présentée à l'intérieur d'un ouvrage entrant dans la catégorie des « beaux livres ». Celui-ci fait apparaître la corrélation des techniques avec le milieu environnemental, les faits sociaux, les représentations et les idéologies. Il permet aussi de comprendre que le cheval n'occupe pas la même place dans toutes les cultures, que ce soit celle des peuples cavaliers, chez qui cet animal est l'objet d'une culture générale vécue au quotidien, ou celle des peuples à minorité cavalière, chez qui la culture équestre ne concerne qu'une élite.